

PHOTOS A. KELER/ODYSSEY



Les nuits blanches de Tel-Aviv

De l'un de nos envoyés spéciaux

Ce sont des douches. Comme celles des camps de la mort, qui hantent le cauchemar des juifs. Il y en a plusieurs centaines, dans le parking de l'hôpital Beilinson, l'un des plus grands établissements de la région de Tel-Aviv. Si, un jour, Saddam met à exécution sa menace d'attaque chimique, le salut sera là : première étape de la décontamination. Quatre juifs orthodoxes s'y sont précipités dans la nuit du 17 au 18 janvier, lors de la première alerte aux Scud. Terrifiés, les malheureux transpiraient à grosses gouttes, respirant péniblement... « Ils arrachaient leurs vêtements, se souviant une infirmière, s'imaginant empoisonnés par des gaz. Et ils sont restés là, pendant de longues minutes, nus dans la nuit... »

« La ville qui ne dort jamais », dit le slogan publicitaire. Depuis que Tel-Aviv et sa banlieue sont régulièrement visés par les missiles irakiens, la formule est cruelle de vérité. Tous les soirs, la peur d'un tir et d'une possible



*« La ville
qui ne dort
jamais »
n'a plus
qu'une raison
de rester
éveillée :
les Scud.*

attaque chimique claquemure chez eux 2 millions d'habitants. Jusqu'ici, les engins n'ont directement provoqué qu'une seule mort, mais plusieurs milliers d'appartements ont été rendus inhabitables, et l'efficacité des Patriot, ces missiles antimissiles prêtés par les Américains, semble parfois prise en défaut. Alors, dans cette métropole célébrée pour ses nuits trépidantes, la plupart des bars et des restaurants ferment leurs portes, les rues se vident, les rares piétons se dévisagent. Tous les soirs, depuis un mois, la plus grande ville d'Israël tombe dans le coma.

Ceux qui le peuvent l'abandonnent — jusqu'à un habitant sur deux, fin janvier, selon un sondage. Ils vont dormir chez des parents, des amis, ou à l'hôtel, loin de l'agglomération promise à la destruction par Saddam Hussein. « Des déserteurs », accuse le bouillonnant maire, Shlomo Lahat, excédé par l'exode quotidien. Ses administrés ne lui pardonnent pas un tel écart. Les plates excuses présentées par son épouse à la télévision ne suffiront sans



doute pas à laver l'affront. D'autant que les enfants Lahat, avant d'être dénoncés par la presse, passaient eux-mêmes la nuit, cela va de soi, à une distance confortable de Tel-Aviv.

Pour ceux qui restent, il faut apprendre tant bien que mal à vivre avec le danger. Chacun se cherche une parade contre l'angoisse. Les religieux, par exemple, ressassent la parole de la Bible et de ces deux versets d'Isaïe (1) : « Va, mon peuple. Cache-toi un instant, le temps que passe la colère, car voici le Seigneur qui sort de sa demeure pour demander compte de leurs crimes aux habitants de la Terre. Et la Terre laissera paraître le sang, elle cessera de dissimuler les victimes. » Plus prosaïques, les proverbiales mères juives n'ont jamais mitonné autant de petits plats pour leur marmaille, « parce que ça calme ». La haine de Saddam n'interdit pas le panache : Edna, bientôt 50 ans, s'endort chaque soir dans son survêtement : « Parce que, s'il détruit ma maison, explique-t-elle, je ne veux pas qu'on me voie dans la rue en chemise de nuit. » (Est-ce pour cela que les trainings sont introuvables ?) Longtemps dispensés d'école, les enfants couvrent leurs masques à gaz d'autocollants et imitent le bruit des sirènes toute la journée.

Certains, qui voudraient dissimuler leur inquiétude, se trahissent rapidement. Le rabbin Kook a été sommé de se raser la barbe, attribut incompatible avec un masque à gaz. Il a refusé, comme presque tous les religieux. Mais le rabbin malin croit avoir trouvé



Le rabbin Kook avec le masque à gaz qu'il s'est bricolé.

En haut : après une attaque de missiles irakiens dans la nuit du 8 au 9 février.

Page de gauche : les douches de décontamination, à l'hôpital Beilinson.

la panacée : il a paré son masque d'un sac en plastique qui lui couvre toute la tête, barbe comprise : « Le voilà hermétique ! » triomphe-t-il. L'effet est garanti. L'efficacité beaucoup moins.

Avec une régularité troublante, les Scud les plus dévastateurs sont tombés sur Ramat Gan, une ville accolée à Tel-Aviv, où, ironie du sort, un habitant sur quatre est d'origine irakienne. Ramat Bagdad, comme on la surnomme, a, en effet, accueilli le flot de réfugiés juifs venus de là-bas à la fin des années 40. Désormais, un centre de vacances abrite 200 de ces familles. Elles ont tout perdu : « Beaucoup présentent les mêmes symptômes que des soldats traumatisés revenus du front, explique la psychologue Elisheva Zusz. Ils souffrent d'insomnies, pleurent pour un rien, digèrent mal. Et la menace chimique terrorise les rescapés des camps d'extermination. »

Dans la chambre d'hôtel qui leur tient lieu d'abri, Aharon et Miriam Zion, 62 ans tous les deux, se souviennent fort bien de l'Irak : « C'était un beau pays, raconte Miriam, avec de magnifiques synagogues. J'avais 20 ans quand nous avons dû quitter le village. Nous avons tout laissé là-bas. » Après l'explosion d'un Scud à quelques mètres de chez eux, les Zion ont de nouveau tout abandonné. « Sauf les livres saints et les masques à gaz. » Ils devront repartir de zéro, avec l'aide de la municipalité et des amis. A leur avis, les Israéliens devraient-ils riposter ? Miriam réfléchit. Elle se méfie des Arabes, mais les Irakiens sont de braves gens. Alors elle dit simplement : « Je crois en Dieu. »

Le tragique ne sied pas à Tel-Aviv (ses habitants laissent ce rôle à Jérusalem). Quand les missiles ennemis tombent du ciel, certains insouciant grimpent sur les toits pour admirer le feu d'artifice : « C'est un show merveilleux », confie une spectatrice. Un soir, en entendant le hurlement des sirènes, un jogger n'a interrompu sa course que le temps de mettre son masque à gaz. On a même vu les fêtards du bar Terminal, le seul qui n'ait jamais fermé ses portes, danser le rock pendant une alerte, dûment masqués.

Ceux-là incarnent le mieux, sans doute, l'âme de Tel-Aviv. Car les gens d'ici ont toujours eu la prétention de vivre normalement — voire de s'amuser. Pure folie, dans un pays en état de siège permanent. « Il n'y a pas de ville plus méditerranéenne autour de la Méditerranée », souligne Yaski, l'un des plus grands architectes israéliens et amoureux de la cité, où il réside depuis plus de cinquante ans. « C'est un lieu ouvert, insiste-t-il, où les rues, les places, les cafés s'offrent à toutes les rencontres. » Un endroit, à l'en croire, où rien de grave ne saurait arriver... « Quand la guerre sera finie, prédit Gal Oholsky, rédacteur en chef de "Ha Ir" ("La Ville"), tout reprendra son cours normal. De nouveaux bars seront à la mode, d'autres perdront de leur cote... » Alors, les mécréants danseront sur la plage de Tel-Aviv, tandis que d'autres y verront un volcan. Et tout n'aura été qu'un mauvais rêve. Le cauchemar des douches de Beilinson.

Marc Epstein ■

(1) Isaïe, XXVI, 20 et 21.